

## De la Sévigné à Julie de Lespinasse...

Mona Ozouf nous parle du livre que Benedetta Craveri a consacré aux « belles causeuses », ces dames des XVII et XVIIIe siècles qui tinrent leur journal intime et publièrent leurs souvenirs. Portraits d'une époque, avec Madame de Sévigné en marge de l'histoire d'Allègre à l'occasion d'un mariage qui faillit avoir lieu, dit-on...

Si elles avaient publié, Françoise de Garaud de Caminade, première épouse d'Yves V, et « la Rupelmonde » leur deuxième fille, Marie Marguerite, contemporaines de madame de Sévigné et de Ninon de Lenclos, étaient elles aussi de cette trempe... et plus tard, George Sand...



Jeanne Françoise de Garaud de Caminade (1658-1723)

Plus tard dans l'histoire d'Allègre, la duchesse de Tourzel et sa fille Pauline furent de ces belles causeuses.

« Les belles causeuses que fait défiler Benedetta Craveri savent, veulent, peuvent tout faire. Escalader les remparts d'Orléans, écharpe bleue au vent, comme la Grande Mademoiselle. S'enfuir en Hollande sur une mer démontée, comme la duchesse de Longueville. Collectionner les amants, comme Ninon de Lenclos, avec cet honnête préavis: *«Je t'aimerai trois mois, c'est l'infini pour moi.»* »



Ninon de Lenclos (1620-1705)

Faire annuler les vœux extorqués par un despote paternel. Fêter le décès d'un despote marital. Galoper en carrosse, dans l'intention affichée de « rompre le cou » à l'enfant qu'elles portent. Rimer des rondeaux, s'entretenir avec Fontenelle de la pluralité des mondes.

Ecrire parfois, et vivre souvent, des romans.

Intrépidité, désinvolture, mobilité, intelligence: des allégories de la liberté féminine.

J'entends d'ici l'objection: ni soucis d'argent, ni lessives à faire, ni enfants dans les jupes. Des privilégiées. Pas « représentatives » pour un sou.

Certes, et elles n'en avaient pas l'ambition. Mais elles avaient eu souvent des maris nuls, arthritiques, lointains, ou « *qui aimaient partout* » ; des dettes, des procès, des exils politiques; de grands chagrins, et défense de « *grimacer* ».

Entre grossesses difficiles, catarrhes, fluxions et petite vérole, le corps non plus ne se laissait pas oublier. Le viatique pour traverser les contrées ingrates de la vie ? La frivolité comme devoir, la gaieté comme discipline, l'ironie appliquée à soi, la raillerie réservée aux autres. Le seul, le grand impératif moral est d'être « *régulier à ses amis* ».

Toutes appartiennent à ces deux siècles, XVIIe et XVIIIe, d'entretien infini dont l'amour faisait l'objet.

Faut-il faire l'aveu d'une passion ? Non, disaient-elles, échaudées par l'exemple de la princesse de Clèves.

Aime-t-on par choix, par inclination?

Peut-on feindre d'aimer?

C'était de délicieuses perplexités, qu'une sentence spirituelle, claquant comme l'éventail qu'on ferme, dissipait.

Voici Mme de Sévigné, à propos de son mari : « *il m'estime et ne m'aime point; je ne l'estime point et je l'aime.* »

Mme de Lafayette, sur Charles, le fils Sévigné cette fois: « *Son ambition est de mourir d'un amour qu'il n'a pas* ».

Et Mme de Lambert à son fils: « *Ne vous permettez jamais que des folies qui vous feront plaisir.* »

Conseil, selon Nietzsche, le plus intelligent qu'une mère ait jamais donné.

L'art oublié du mot d'esprit tenait lieu de psychologie, de sociologie, de morale.

En causant, on oubliait la mort, terreur entretenue par le rigorisme chrétien. « *Le jour s'avance, répétait la mère Angélique à la marquise de Sablé, le couchant approche.* »

En des temps qui cherchaient à inspirer le dégoût pour le « monde » civilisé (une sentine, dans la langue janséniste), il arrivait aux grandes dames, l'âge venant, de rallier la secte. Sans oublier pour autant le génie diplomatique mûri dans les salons. Car on pouvait se faire construire une maison à Port-Royal, en plein « désert », et continuer d'y recevoir ses amis: on fermait ces jours-là les volets côté couvent.

On les rouvrait les jours de solitude.

Un œil sur le salut, un pied dans la perte, « *ni à Dieu ni à Diable* », comme l'écrivait Mme de Sévigné.



Madame de Sévigné (1626-1696)

Je ne sais si Benedetta Craveri a conscience d'avoir accumulé dans ce beau livre calme quantité de matériaux très peu corrects et hautement inflammables.

Le commerce mondain avait alors déjà ses grincheux, acharnés à débusquer les comédies de l'amour-propre.

Mais Rousseau n'avait pas encore expliqué au monde entier que c'est la société, non la nature, qui est corruptrice.

Aujourd'hui, où le rousseauisme est devenu notre sens commun, à quoi réduit-on la courtoisie ?

A une façade menteuse.

La galanterie? A une domination masculine, d'autant plus damnable qu'elle s'avance masquée.

Le bien dire? Au pouvoir sournois de médire.

Bref, l'authenticité, impératif catégorique de notre temps, paraît faire défaut à cette société raffinée. Et comme de surcroît son art de vivre s'était édifié sur l'inégalité, je crains que le livre ne paraisse tout à fait inconvenant.

Mais Benedetta Craveri passe outre avec élégance.

Son livre foisonnant, appuyé sur d'immenses lectures, ne manifeste ni aigreur ni ressentiment à l'égard des artifices de ce monde chatoyant. Elle ne plaide guère, mais montre paisiblement que la courtoisie allège l'existence, que les conventions sont un remède à la brutalité, que la galanterie invite le plus fort à se faire le plus faible et qu'il y a de la vertu dans la construction de soi imposée par le regard d'autrui.

La discipline morale de la civilité, nulle ne l'a mieux définie que Julie de Lespinasse: « *Ce qu'il y a de singulier, c'est que personne ne démêle l'effort qu'il me faut pour paraître ce que l'on me juge réellement.* »

D'après **Mona Ozouf**.

« *L'Age de la conversation* »

par *Benedetta Craveri*

traduit de l'italien par *Eliane Deschamps-Pria*.

Gallimard.

G. Duflos  
Les Amis d'Allègre  
2012.



Julie de Lespinasse (1732-1774)